

XYZ. La revue de la nouvelle

Débranchement

Ginette Dessureault



Numéro 106, été 2011

Règlement de comptes : la loi du talion

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dessureault, G. (2011). Débranchement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (106), 19–20.

Débranchement

Ginette Dessureault

SUIS-JE en train de rêver ? Je me sens complètement perdue. Tout est si surréaliste. Je suis enfouie dans une immense boule d'ouate. Je ne vois rien, mais je perçois les sons de très, très loin. Je voudrais signaler ma présence, mais je suis totalement aphone. C'est ça, je suis en plein cauchemar et j'attends de me réveiller.

Le temps s'écoule à une lenteur extrême. J'entends enfin une voix familière. C'est mon cher mari qui discute avec quelqu'un. Je déploie toute mon énergie, juste pour saisir quelques bribes de conversation. « ... docteur... coma... accident... travail... » L'effort est trop grand, et je sombre.

Sommes-nous un jour différent ou seulement un peu plus tard ? Rien n'est vraiment important avec ce temps qui s'étire... Je fais des progrès ! Je viens de reconnaître une autre voix. Celle de ma patronne. Je l'entends demander à mon conjoint si la police a retrouvé l'individu qui m'a fait ça. Non, pas la moindre piste. La liste des suspects est trop longue. Tout porte à croire que le coupable restera impuni. Mais qu'est-ce qu'on m'a fait au juste ? Aucun souvenir n'a fait surface jusqu'à maintenant.

La visite de ma superviseure a fait resurgir quelques images. De la même façon que mon corps est nourri au goutte-à-goutte, mon esprit embrumé me livre ses réminiscences. De toute manière, du temps, j'en ai amplement !

Je suis dans un cubicule, assise à un petit bureau. Tout juste assez grand pour y poser un ordinateur et un téléphone. J'ai un casque d'écoute pour pouvoir taper pendant que je prends un appel. Nous sommes plusieurs agents dotés d'un tel appareil. Je parle à quelqu'un qui m'invective. Il ne reçoit plus le signal pour le câble et Internet, et son jeune fils réclame ses dessins animés préférés. Sans la télé pour occuper son enfant, ce père est démuné. Bien entendu, la faute incombe à la méchante compagnie pour laquelle je travaille, et

à moi plus particulièrement. C'est plus facile de tout me mettre sur le dos que d'expliquer à son bambin que c'est parce que papa n'a pas payé sa facture depuis plusieurs mois qu'il ne peut écouter *Le petit castor, Tchoupi et Doudou* et compagnie. Je prends un arrangement et je réactive les services jusqu'à ce que son compte soit réglé. S'il ne respecte pas l'entente, j'enverrai un technicien débrancher au poteau. Il est avisé.

Cet effort de mémoire m'a épuisée. J'ai trouvé le repos en m'enfonçant plus profondément dans l'inconscience. C'est l'angoisse qui m'a ramenée à la surface. Les images de mon « accident » défilent à toute vitesse dans mon esprit. Je sors du travail par-derrière, là où il est inscrit en grosses lettres « SORTIE DES EMPLOYÉS ». Dans un recoin, je distingue une forme tapie dans l'ombre. Quelqu'un m'interpelle. À peine me suis-je retournée qu'une main m'empoigne avec une force inouïe et commence à me rouer de coups. Ma tête fracasse la porte vitrée. J'ai tout juste le temps d'entendre : « Ben bon pour toé, t'avais juste à pas me débrancher, maudite vache ! » avant de perdre conscience. Je viens de comprendre pourquoi on ne retrouvera jamais le responsable. C'est mon travail de prendre des arrangements avec les clients. Cela fait partie de mes tâches de programmer une interruption des services lorsqu'ils ne payent pas. Au nombre de débranchements que j'ai planifiés en carrière, cela fait plus d'un mécontent, j'en ai bien peur. Voilà pourquoi le coupable court toujours, depuis plusieurs mois déjà.

Les morceaux de cet immense puzzle recollés, je suis en paix. C'est peut-être pour cela que j'ai l'impression que mon état s'est amélioré. Aujourd'hui, en plus de percevoir les sons et l'agitation qui règne autour de moi, je vois les gens. Je flotte au plafond de ma chambre et je regarde mon corps allongé sur le lit. Toute ma famille est rassemblée à mon chevet. Ils pleurent tous. Un médecin et une infirmière sont présents. Au mur, l'horloge indique 10 h 30 du matin. On vient tout juste de débrancher mon respirateur...